

***De la société de consommation à la société de spéculation :
Dans quel monde vit-on ?***

Marina Varin-Clech

1. Le totalitarisme du capitalisme spéculatif

Dans son dernier ouvrage, *L'esprit malin du capitalisme. Comprendre la crise qui vient*¹, Pierre-Yves Gomez² défend l'idée que les causes des crises passées et à venir sont structurelles et non conjoncturelles. Or chaque crise, et le système lui-même, dégrade les conditions de l'activité réelle du travail par l'intensification du travail, la « procédurisation » et le développement de la sous-traitance (p. 125). Il y a donc une urgence sociale et humaine à revenir au travail « fondé sur le temps réel de l'effort » (p. 38), à ce qui fait sens collectivement en deçà des ratios de l'« entreprise-tableur » (p. 23), pour en finir avec ce « monde déraisonnable » (p. 10).

Ainsi l'objectif annoncé est de faire un « récit général », de « mettre à jour » le capitalisme post années 1970, de savoir « *comment il fonctionne, comment nous y contribuons* » et à quel « esprit du temps » il est attaché (p. 12). Le but est d'inviter chacun à s'en « émanciper », à ne plus être « raconté par lui » (p. 283) et à construire « *pas à pas, ici et maintenant, [un autre] monde matériel, par petites touches, par des comportements singuliers, par des choix, des décisions* » (p. 280).

¹ Pierre-Yves Gomez, 2019, *L'esprit malin du capitalisme, Comprendre la crise qui vient*, Paris, Desclée de Brouwer, 298 pages.

² Pierre-Yves Gomez est professeur de stratégie et de gouvernance à l'Emlyon Business School (école de commerce à Lyon).

Ce « récit » utilise la précédente « enquête sur une disparition du travail »³ en y ajoutant un nouveau principe explicatif : l'« esprit de spéculation » qui « inverse la flèche du temps » en sacralisant le futur (dit « Avenir »), si prometteur, ou « disruptif », « *que les dépenses du présent seront rendues insignifiantes par la richesse à venir* » (p. 27). Il faut ainsi avoir « confiance » en l'« Avenir ». Ce nouvel « esprit du temps » est inhérent à une nouvelle organisation socio-économique, dite « capitalisme spéculatif », qui est par nature différente du « capitalisme accumulatif ». Si ce dernier valorisait les garanties du passé et l'« amélioration nécessaire et continue », le capitalisme spéculatif valorise les extraordinaires promesses de l'Avenir et la « disruption ». Comment ce récit du capitalisme spéculatif est-il construit et que nous dit-il ?

L'ouvrage de 2019 reprend l'ouvrage de 2013, *Le travail invisible*, jusqu'au chapitre cinq. Commenant par la nécessité de sécuriser les rentes des retraités aux Etats-Unis en libéralisant les règles de l'épargne salariale (loi ERISA, 1974), il se poursuit par la généralisation de ce procédé dans les pays qui gèrent les retraites par capitalisation, auquel s'ajoute le développement des assurances et des fonds d'investissement. Cette nouvelle manne financière sur les marchés boursiers, provenant de millions d'épargnants, intéresse les entreprises qui, dès lors, s'évertuent à en capter une partie par des promesses de rentabilité faites aux investisseurs. Ces derniers ont besoin d'informations pour évaluer les réalisations, l'entreprise devient alors une « entreprise-tableur » (p. 23). Ainsi la finance ne sert plus l'économie, mais ce sont les attentes des marchés financiers qui pilotent les projets économiques. On assiste à une « financiarisation de l'économie ».

Ce système a été produit et se développe par des acteurs qui font leur travail, « de manière banale » (p. 65) : ce sont des « technocrates » qui partagent les mêmes intérêts et cursus universitaires. Ils se répartissent en trois classes : en haut « l'élite spéculative » (p. 59) ou « oligarchie financiarisée » qui dirige les

³ Pierre-Yves Gomez, 2013, *Le travail invisible, enquête sur une disparition*, Paris, François Bourin Editeur, 260 pages.

grands flux financiers ; en dessous, les « agents du paramétrage » qui « construisent l'économie du chiffre », les algorithmes, les ratios, les indicateurs, etc. (p. 60) ; et à la base de cette pyramide, « la masse des bureaucrates du chiffre » (p. 62) qui alimentent les tableaux et pilotent l'activité à partir des prescriptions venues d'en haut. De proche en proche, toutes les organisations imitent les entreprises cotées en bourse selon les critères et les normes des « marchants technocrates ».

A partir du chapitre cinq, Pierre-Yves Gomez va développer son argumentation sur *L'esprit malin du capitalisme*. Il présente la superstructure⁴ de ce capitalisme spéculatif, son cadre idéologique, à savoir le néolibéralisme et ses quatre « dogmes » : la « loi du marché » ou plutôt la « loi des marchants technocrates » ; la « transparence des informations » ; l'« efficacité des marchés » (irréfutable⁵) ; et enfin « l'alignement des intérêts entre technocrates » (chap. 6). Puis l'auteur décrit l'individu que ce système crée et qui participe à maintenir et développer le système : c'est un « micro-capitaliste », « individualiste » et « narcissique » qui cherche à valoriser son « micro-capital » et qui anticipe un gain futur tel qu'il lui fera oublier l'investissement initial en argent, en efforts, en formation (chap. 7). Le but de cette description est de montrer pourquoi l'esprit spéculatif se répand sans résistance dans la société : chacun y trouve son intérêt et sa place sociale en se conformant à l'« esprit du temps ».

Mais cette organisation socio-économique conduit naturellement à des bulles spéculatives et à leur liquidation brutale, comme ce fût le cas en 2008. Des acteurs tels que Madoff servent alors de bouc-émissaire, ce qui apaise un temps l'indignation populaire sans que le système ne soit fondamentalement modifié (chap. 8). Pour cette raison « l'esprit du capitalisme » est « malin », il sait rebondir, regagner la « confiance en l'Avenir », grâce notamment à des « relais de croyance » (p. 145). Tel est le rôle de la

⁴ Selon la distinction de Marx entre infrastructure matérielle et superstructure immatérielle qui forment un système.

⁵ Si le prix du marché est pertinent, alors l'efficacité du marché est vraie. Si le prix du marché n'est pas pertinent, alors il s'opère un rectificatif sur le marché, donc l'efficacité du marché est aussi vraie. Gomez parle de proposition « auto-réalisante » mais il s'agit plutôt d'une proposition irréfutable au sens de Karl Popper (p. 93) puisqu'il n'y a aucun cas qui contredise la théorie de l'efficacité des marchés.

« digitalisation » apparue au sortir de la crise de 2008 (chap. 9). Avec elle, l'« entreprise tableur » se transforme en « entreprise tablette » : l'intensification du travail s'accroît et les informaticiens prennent plus de pouvoir (chap. 10). Mais, pour que la « digitalisation » tienne ses promesses, toute la société doit « entrer dans le jeu » (p. 163) et participer à la création d'un nouveau monde « digitalisé ». La « digitalisation » n'est plus un moyen mais devient une fin en soi.

C'est ainsi que l'individu se convertit au « digital », certes pour consommer, mais surtout pour « spéculer » à partir de son « micro-capital », grâce aux plateformes d'échanges rémunérés. La société de consommation se transforme ainsi en « société de spéculation » (p. 180, chap. 11). C'est un système qui opère la fusion entre espace privé et professionnel, entre consommation et travail : « *Le travail dans l'entreprise se poursuit dans la sphère privée, avec les mêmes outils technologiques et pour réaliser des objectifs de performance financière globale qui dépassent le consommateur-travailleur* » (p. 194, chap.12). Mais ces « micro-capitalistes » ne détiennent pas les réseaux de communication, ils sont en interconnexion par « *des médiations techniques (...) administrées par la technocratie spéculative* » et possédés par de grands groupes (p. 211, chap. 13).

Le capitalisme spéculatif est ainsi décrit comme un totalitarisme qui envahit toutes les sphères de la vie humaine pour les réduire à un « monde unidimensionnel ». Il dicte une nouvelle manière de « vivre ensemble » (p. 211, chap. 14) et de s'orienter : « *il n'y a pas de sens à trouver. L'Avenir donne la direction, et cette direction est, nécessairement, celle que l'Avenir produira* » (p. 215). Pourtant, on pourrait se mettre à douter que l'Avenir remboursera les dettes colossales envers les aînés pour assurer leurs retraites, envers les générations futures pour leur assurer un environnement viable et de l'énergie, envers les épargnants actuels qui détiennent les dettes financières privées et publiques représentant 250% du PIB mondial, fin 2017 (p. 227).

Pour éteindre les doutes, le système doit produire de la mythologie, de la science fiction, des explications « scientifico-philosophiques », etc. Mais en survalorisant la nécessité des progrès de la technique comme solution des problèmes créés par l'homme, ces

discours engendrent un discours « antihumaniste », une « honte de n'être qu'un humain » limité et « destructeur de son environnement » (chap. 15). Le doute est ainsi reporté sur la nature de l'homme, et non sur le système lui-même. Les ressources imaginatives asséchées, l'homme ne peut qu'adhérer au récit de l'« esprit spéculatif » et espérer en l'« Avenir » qu'il n'a pas choisi individuellement. « *Le capitalisme spéculatif ne laisse aux humains aucune possibilité de se dissocier de "l'ordre établi des affaires"* ». (p. 252). On pourrait rapprocher cette conclusion du propos de F. Jameson (1998, p. 50, cité par H. Rosa, 2013, p. 329) : « *la société avancée imagine plus volontiers la fin du monde que celle du capitalisme libéral* »⁶.

Ce récit du capitalisme spéculatif se finit par la banale prédiction, de l'aveu de l'auteur lui-même, d'« *une crise financière majeure avec l'éclatement de quelques bulles spéculatives, notamment dans l'industrie numérique (...) une dépression économique sévère. Peut-être une panique, des troubles sociaux et à coup sûr des dégâts et de la misère* » (chap. 16, p. 271).

Dans l'épilogue Pierre-Yves Gomez se détache du récit qu'il vient d'exposer. Le capitalisme spéculatif paraît « *indépassable, parce que "les circonstances qui l'ont engendré ne sont pas encore dépassées"* »⁷, mais les circonstances de la construction progressive d'un nouveau système économique sont déjà à l'œuvre⁸. Elles se manifestent par une « prise de parole », « émancipatrice », qui prend ses distances par rapport à ce « récit », par rapport à ce « monopole du discours sérieux » donnant les critères de ce qui est « raisonnable et réaliste » (p. 278). Elles se manifestent aussi par une volonté de s'en écarter par des actions dans le micro du réel, par petites touches.

⁶ Rosa H. (2013), *Accélération, une critique sociale du temps*, Paris, La découverte ; Jameson F. (1998), *The cultural turn. Selected writings on the postmodern*, Londres, Verso.

⁷ Gomez reprend l'analyse de Jean Paul Sartre concernant le communisme dans la *Critique de la raison dialectique*, 1960.

⁸ Gomez précise que ces développements feront l'objet d'un nouvel ouvrage.

2. Un principe explicatif différent de « l'autre monde » : les menaces de l'avenir

Pierre-Yves Gomez déclare « décrire le monde qu'il comprend »⁹ et écrire l'« histoire effective » du capitalisme spéculatif en démontant ses mécanismes ; il se veut observateur du monde. Mais ce récit est surtout un modèle explicatif socio-économique, global et approximatif, qui combine différentes analyses sur les mécanismes de « synchronisation » entre individus et groupes¹⁰, « le désir mimétique »¹¹, la « société liquide »¹², *La culture du narcissisme*¹³, ou encore *L'homme unidimensionnel*¹⁴. Le monde est décrit à travers ces théories pour en faire un tout cohérent, mais sans s'appuyer sur des études empiriques ni un corpus consistant et critiqué.

Dans l'épilogue, l'auteur-narrateur prend finalement ses distances par rapport au modèle qu'il a construit pour mieux le distinguer de la « vraie vie » irréductible. Un modèle peut décrire le réel à partir de phénomènes pertinents, mais il est par nature réducteur. Ainsi la solution aux problèmes du système n'est pas à trouver dans ce système ou dans un autre « grand récit » mais dans la vie réelle, dans l'activité réelle du travail porteuse de changements, qui de proche en proche, peuvent changer le système. La position de l'auteur-narrateur est donc ambiguë. D'un côté, son modèle socio-économique s'appuie sur des faits et exemples pour respecter le cadre théorique annoncé, que l'on pourrait qualifier de matérialisme historique, c'est-à-dire l'analyse des conditions matérielles dans lesquelles les hommes font l'histoire ; et le récit sert à légitimer et accompagner l'analyse des évolutions. D'un autre côté, ce modèle est présenté comme le récit du capitalisme dominant, critiquable et déconnecté de la réalité, bien que

⁹ Dans une interview sur RTBF le 16/01/2020 portant sur son livre, Gomez déclare « c'est parce que je suis totalement immergé dans ce système que je prétends pouvoir le décrire (...) j'y travaille depuis 30 ans (...) je décris le monde que je comprends ».

¹⁰ Rosa H. (2013), Op. Cit.

¹¹ Girard, R. (2011), *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris : Pluriel.

¹² Bauman, Z., et Rosson, C. (2013). *La vie liquide*. Paris: Pluriel.

¹³ Lash C. et als (1979), *The Culture of Narcissism: American Life in an Age of Diminishing Expectations*, New York, W. W. Norton.

¹⁴ Marcus H. (1964), *One dimensional man, Studies in the Ideology of Advanced Industrial Society*, Boston, Beacon Press.

le récit soit produit à partir d'une grille d'analyse, non systématiquement explicitée et critiquée, qui est propre à Pierre-Yves Gomez et relève d'un contre-discours néolibéral.

De plus, l'absence de délimitation géographique de l'objet d'étude, et les nombreux angles morts du tableau, ne peuvent qu'éveiller l'esprit critique du lecteur, même si on comprend le contrat de lecture initial. En effet, il s'agit d'un essai qui trace à grand trait un « récit » explicatif, cette description socio-psycho-économique n'ayant pas vocation, en deux-cent-quatre-vingt-dix-sept pages, d'être une référence, comme peuvent l'être l'ouvrage de Luc Boltanski et Eve Chiapello¹⁵ qui consacre neuf-cent-soixante-quatorze pages à la France de 1960 à 1995, ou celui d'Harmunt Rosa (2013) qui produit une méta-analyse à partir d'un corpus de près de six cent travaux.

Tour à tour, le lecteur peut lire le cœur de l'ouvrage de deux manières : soit comme le discours dominant du capitalisme avec le recul d'une personne non « mystifiée », soit comme le modèle explicatif d'un auteur-penseur décrivant « le monde qu'il comprend ». Dans les deux cas, le lecteur comptera en creux les « délaissés »¹⁶ ou les « invisibles » invalidant le modèle. Ainsi, Pierre-Yves Gomez ne tient pas compte de la montée du chômage à partir des années 1970, de la précarisation des conditions de vie, de l'augmentation des divorces qui entraînent des difficultés financières, de la baisse du montant des retraites etc.

On peut se demander si c'est vraiment l'« esprit de spéculation » motivé par l'Avenir prometteur qui pousse les individus à utiliser des plateformes d'échanges rémunérés pour valoriser leur petit capital ou si c'est un esprit de débrouillardise motivé par l'anticipation des menaces de l'avenir ? En effet, le principe explicatif de la peur d'un avenir pourvoyeur de risques nécessitant de la prévention au présent, ne peut-il être plus pertinent, notamment pour ceux en « *bas de l'échelle, dans l'invisible masse des travailleurs de la fluidité (...), le livreur, la femme de ménage, l'agent de sécurité* » qui ne sont peut-être pas, comme l'affirme le modèle, en train de faire

¹⁵ Boltanski L. et Chiapello E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.

¹⁶ Porcher T. (2020), *Les délaissés: Comment transformer un bloc divisé en force majoritaire*, Paris, Editions Fayard.

« *comme chacun, leurs calculs spéculatifs individuels* » (p. 207), mais plus simplement en train d'essayer d'améliorer leur situation matérielle en se servant des moyens de l'époque ?

On remarquera d'ailleurs que les études empiriques ne corroborent pas la généralisation de la confiance en l'Avenir. Selon « *Le baromètre international de la confiance en l'avenir* », en 2017, en moyenne seuls 28% des 52 793 personnes interrogées, réparties sur cinquante-sept pays, tablaient sur « la prospérité économique »¹⁷...

En outre, un élément psychosociologique n'a pas été pris en compte dans le modèle : plus un individu observe que la situation économique de son entourage s'améliore, plus il a confiance dans l'amélioration de sa propre situation, et inversement lorsque les situations se dégradent. Ainsi, selon la même étude citée, 65% des indiens d'Inde sont économiquement optimistes, quand seulement 14% des français le sont.

Finalement, Pierre-Yves Gomez décrit le monde qu'il comprend, mais on peut se demander dans quel monde il vit et auprès de quels acteurs. En définitive la nouvelle crise sociale ne découlerait-elle pas de l'incompréhension entre les tenants de deux mondes ? D'un côté celui où un individu animé par l'esprit spéculatif « *mise quelques dizaines d'euros sur des bitcoins* » (p. 116), peut acquérir un bien immobilier dans une grande ville en spéculant sur la future location par intermittence ou sur le prix de revente du bien, autant d'exemples pris par Gomez. Et de l'autre côté, celui où des travailleurs méconnaissant le *bitcoin*, ne peuvent ni rêver d'être propriétaire d'un logement pas trop loin de leur lieu de travail, ni parfois même d'en être locataire faute de garanties suffisantes, condamnés à utiliser des plateformes de covoiturage par « esprit de débrouillardise » pour minimiser les frais d'essence et non pas pour rentabiliser leur capital voiture.

¹⁷ <https://www.bva-group.com/sondages/barometre-international-de-confiance-lavenir-57-pays/> p. 17.

En conclusion, ce modèle explicatif n'est pas global, il s'agit plutôt de l'explication générale de ceux qui ont confiance en leur avenir. Á la lecture de cet ouvrage, il est possible de mieux comprendre l'aveuglement et la rigidité de certains technocrates « aliénés » et « mystifiés » par ce « récit » auxquels ils adhèrent sans réserve, pour reprendre les qualificatifs utilisés par l'auteur. C'est pourtant souvent avec eux qu'il faudra, en tant que chercheur ou consultant, négocier une durée suffisamment longue pour pouvoir analyser l'activité réelle en vue de la transformer. Il est donc nécessaire de comprendre leur représentation du monde et leurs arguments.